

Tamasa présente

Totò

Sophia Loren

MISÈRE
MISÈRE

& Noblesse

un film de
Mario Mattoli

avec
Enzo Turco
Dolores Palumbo
Gianni Cavalier
Franca Faldini
Carlo Croccolo



[Miseria e nobiltà]
réalisation
scénario

d'après la pièce d'
photographie

montage
musique
produit par

production

distribution

Mario Mattoli
Mario Mattoli
Ruggero Maccari
Eduardo Scarpetta
Karl Struss
Luciano Trasatti
Roberto Cinquini
Pippo Barzizza
Dino De Laurentiis
Carlo Ponti
Excelsa Film
Minerva Film AB
Rosa Film
Tamasa

TAMASA présente

MISÈRE et Noblesse

UN FILM DE
MARIO MATTOLI

en version restaurée



SORTIE LE 7 JUIN 2017



Distribution

TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris

contact@tamasadiffusion.com - T. 01 43 59 01 01

www.tamasadiffusion.com



Relations Presse

Frédérique Giezendanner

frederique.giezendanner@gmail.com - 06 10 37 16 00



Naples au XIXe siècle. Deux familles pauvres partagent le même appartement insalubre.

Don Felice, écrivain public et époux de l'acariâtre Luisella, ne peut plus nourrir son fils Peppiniello, né d'un premier mariage. Don Pasquale, photographe, marié à Concetta, n'a pas de travail.

Cela fait trois jours que les habitants de l'appartement n'ont pas mangé lorsqu'Eugenio, un jeune aristocrate amoureux, leur propose un marché : un repas pantagruélique contre leur participation à une vaste imposture.

Felice, Pasquale et Concetta acceptent de se faire passer pour les nobles parents du jeune homme...

Une farce napolitaine

Misère et Noblesse est un monument, illustrant, a contrario, le mot célèbre d'Unamuno : « Tout peut être risible, sauf la misère ».

Les Napolitains, eux, par la plume de Scarpetta, se divertissent fort de leur pauvreté et font rire à son propos. Ainsi des Pasquale et des Felipe, deux ménages amis qui vivent à six dans une seule chambre, la promiscuité du taudis - tragique partout ailleurs - n'étant que prétexte à fausses colères jobardes, criailleries, invectives, interminables discours et forces bouffonnes.

C'est que ces pauvres hères sont des comédiens-nés. Le jeune marquis Eugenio l'a bien compris, qui requiert leurs services pour une « galéjade napolitaine » d'un burlesque hénaurme. Il s'agit, en toute simplicité, de transformer en parents nobles ces loqueteux brailards, pour que le marquis en question puisse épouser la fille d'un BOF.

Peu important les péripéties qui assureront le succès de la ruse et l'heureuse fin de l'Idylle, dans l'ahurissant tourbillon des gags, des mimiques et des jeux de scène : le sens critique s'évanouit, en même temps que l'envie de raconter l'intrigue par le menu.

Une leçon de comédie

Car « l'or de Naples » - pour reprendre un autre titre fameux - réside tout justement, dans la transmutation immédiate, spontanée, totale, des gueux en patriciens. A cet égard, on ne saurait trop détailler la façon dont Toto - même aidé par sa propre naissance - capte et restitue, avec une étonnante économie de moyens, les « manières de nobles ». Rien n'y manque, ni la modification de la voix, ni certaine pose de la jambe ou du bras, voire du doigt, ni telle arrogance du port de tête : métamorphose sidérante, jusqu'au refus du larcin des couverts en argent, hier encore tenu pour un louable exploit !

C'est ainsi qu'il faut voir et recevoir *Misère et Noblesse*, comme une leçon de comédie donné par un maître interprète qui fut aussi, disent ses amis, et notamment Sophia Loren, un homme de cœur. A propos de Sophia, si nous n'avions lu son nom au générique, nous aurions eu quelque peine à la reconnaître dans cette grande cavale blonde... Mais, depuis, elle a fait du chemin.



La mauvaise foi de Toto !

Deux couples d'âge mûr cohabitent dans une mansarde misérable. Ils ont respectivement une grande fille et un petit garçon. Leur problème : comment trouver quelques lires pour apaiser leur faim. L'un des deux hommes est écrivain public, l'autre photographe. Le dieu du vaudeville leur offre une chance inespérée : jouer, auprès d'un roturier enrichi, la comédie de la noblesse afin de faciliter un mariage. Voici nos loqueteux transportés dans des salons cossus. Ils mangent, boivent, parlent haut et toisent avec condescendance leur hôte tout en courbettes...

D'autres viennent alimenter cet improbable imbroglio. Ça crie, ça ment, ça triche, ça court, ça vit. On est submergé par le flot de paroles (quel truculent dialogue !) et l'ivresse du mouvement. Il y a un humour napolitain comparable au jeu des exagérations méridionales qui ne trompent ni ceux qui les profèrent ni ceux qui les reçoivent.

L'acteur Toto est admirable de cynisme ahuri et de souriante mauvaise foi : il maîtrise également l'art du verbe et de la mimique (savoir ouvrir une parenthèse à l'intérieur d'une digression, se laisser emporter par les associations d'idées et les tortueux jeux de mots, de phrases, d'homonymes). On rit sans avoir beaucoup le temps de souffler. C'est hygiénique, tonique, mais comme disent ceux qui savent, ce n'est pas du cinéma-cinéma.

Attention, ce n'est pas non plus, beaucoup s'en faut, une séance d'*Au théâtre ce soir*. C'est une jolie comédie sophistiquée aux couleurs bizarrement pâles.

Gilbert Salachas



Toto, le bienfaiteur de l'humanité

Federico Fellini

Le type de comédien qui m'enchante et me fascine depuis toujours, déclenchant inévitablement chez moi un mouvement d'exaltation obscure et irréfléchie, est le comédien-clown. Le talent clownesque, que la plupart des acteurs, par je ne sais quel complexe ténébreux, continuent à considérer avec méfiance dédaigneuse, est, selon moi, la qualité la plus précieuse d'un comédien. Sans doute ai-je déjà dit, il me plaît, cependant, de le redire : je la considère comme la forme d'expression la plus aristocratique et la plus authentique d'un tempérament.

Vous souvenez-vous de Toto ?

Quelle stupéfiante et mystérieuse apparition ! La première fois qu'il m'a été donné de le voir – il y a de très nombreuses années, - j'ignorais tout de lui, je n'en avais même pas entendu parler. La guerre planait autour de nous et, totalement inconscient, j'ai-



mais à me promener le soir dans la ville que les black-out, par ses lampes voltées et peintes en bleu, rendait plus séduisante, plus complice, plus mystérieuse.

Je m'étais glissé dans un petit cinéma, derrière le bureau des postes, ou un spectacle de variété accompagnait le film. J'y avais été aspiré, comme d'habitude, par la sou-brette, brune et dodue, qui trônait sur l'affiche, la frange à la Claudette Colbert, les hanches en forme de montgolfière. Je me souviens encore de son nom, lui aussi très prometteur : Olimpia Cavalli. Que j'aimerais la revoir !

Lorsque je pénétrai dans la salle, le film venait de se terminer. La lumière s'allu-mait : dans un marasme vociférant, derrière un rideau de fumée, la salle s'accordait quelques instants de répit, entrecoupés de hurlements, de ricanements insensés, de coups assenés par surprise sur le voisin.

Je venais à peine de m'asseoir dans cette cale de pirates prêts à tout qu'une petite mu-sique de cirque se fit entendre. De plus en plus espiègle et sinistre, cette tarentelle se répandit entre les quatre murs disloqués de la salle comme un chatouillement irrés-istible. Le public s'agitait, écartait les cuisses, s'étalant sur les sièges avec indolence : le signal avait été donné, l'événement attendu avec gourmandise était sur le point de se produire.

On se serait cru dans un avion sur la piste de départ, au moment du décollage... Mais Toto n'apparut pas sur la scène, qui continuait à rester vide et déserte.

Soudain, il se matérialisa au fond de la salle. Du coup, comme une grande rafale, toutes les têtes se tournèrent en même temps vers lui, dans un tonnerre d'applau-dissements. Je ne pus qu'entrevoir l'inquiétante silhouette qui avançait à toute allure le long de l'allée centrale, glissant comme montée sur des roulettes : une bougie allumée à la main, en frac du croque-mort, et, sous le chapeau melon, deux yeux hallucinés, d'une extrême douceur, des yeux de martinet, d'ectoplasme, d'enfant cen-tenaire, d'ange fou. Impalpable comme un rêve, il m'effleura pour disparaître aussitôt, englouti par les vagues du public qui se levait, l'acclamait, voulait le toucher, le retenir. Il réapparut – désormais hors de portée – là-bas sur la scène.

La contestation totale

Face à Toto, on était frappé du même émerveillement qu'un enfant ressent lorsqu'il est confronté à un phénomène féerique, à une apparition surprenante, à un animal fantastique, la girafe, le pélican, le bradype, et il y avait aussi la joie et la gratitude de voir l'incroyable, le prodige, la fable, soudain se matérialiser, réels, palpables, à notre portée.

Ce visage improbable – une tête en argile, tombée de son socle et recomposée à la hâte avant le retour du sculpteur à qui l'on veut cacher la catastrophe ; ce corps désarticulé, en caoutchouc, ce corps de Martien, de robot, de cauchemar joyeux ; cette créature d'une autre dimension, cette voix sourde, lointaine, désespérée : tout cela était tellement inattendu, inouï, imprévisible, différent, qu'il vous communiquait aussitôt une stupeur muette, mais aussi une rébellion sans mémoire, un sentiment de liberté totale contre tous les tabous, lois, normes, contre tout ce qui est légitime, licite et codifié par la logique.

Comme tous les grands clowns, Toto incarnait la contestation totale. La découverte la plus émouvante et aussi la plus réconfortante était de pouvoir instantanément reconnaître en lui, dilatées au maximum, illustrée par son côté *Alice au pays des Merveilles*, toute l'histoire et les caractéristiques des italiens : notre faim, notre misère, l'ignorance, l'indifférence petites-bourgeoises, la résignation, le scepticisme, la lâcheté de Polichinelle.

Devant cette salle bornée, en sueur, si attentive et reconnaissante, Toto, élégant, désopilant et lunaire, matérialisait l'éternelle dialectique de l'abjection et de sa négation.

Traduction Ornella Volta - Le Monde



Le Prince des pantins

Né dans la misère, Toto se disait prince. Douze ans après sa mort, ses films confirment sa vraie noblesse : Toto était un authentique prince du rire.

Avec son physique chagrin, parfois sinistre, d'huissier enfariné, Toto fait à nouveau hurler de rire les Italiens douze ans après sa mort. Raide, anguleux, mécanique comme un polichinelle, il a tourné cent dix films en vedette, dont plusieurs ressortent actuellement, et qui constituent pour l'éternité un cinéma de répertoire où puise la comédie à l'italienne.

Son personnage de crève-la-faim royal coule de source, car, sous ce patronyme sec comme une trique - Toto - il y a un prince : Antonio Maria Giuseppe De Curtis Gagliardi, duc Griffon Focas, Comnène de Byzance, prince de Cilicie, de Dardanie, de Moldavie, d'Illyrie, duc de Chypre et d'Épire, comte palatin et chevalier de l'ordre de Saint-Martin (entre autres). C'est une altesse royale peut-être contestée dans le Gotha, mais il est incontestablement le fils d'un marquis né dans la dèche.

Misère et noblesse est le titre d'un fameux vaudeville de Scarpetta. C'est aussi le résumé de la vie du comédien. Fils du marquis De Curtis et d'une mère célibataire, Toto est né en 1898 à l'école de la mouise et de la fringale, près de Naples dont il disait très joliment : « On dirait une cour des miracles où les mendiants sont habillés en gangsters américains et où les riches ont l'air de pauvres qui viennent de trouver de l'argent frais. » Au collège, un pion vigoureux lui casse le nez et lui endommage les muscles de la mâchoire, le transformant en une parfaite caricature. Ce visage chafouin, hagard, lunaire, au sourire assassin, allait faire sa fortune.

Débutant dans le « caf'conc' », il devient célèbre en jouant sur les planches le rôle du pantin Pinocchio. Comme une marionnette désarticulée, il roule les yeux, sort les coudes, silhouette abstraite et pourtant hallucinante de justesse mécanique. Cette spécialité se nuance de variations : il joue avec les mains les guignols inspirés de Pulcinella ou, en apesanteur totale, la marionnette sicilienne accrochée à des fils invisibles, ou encore le robot en frac et chapeau melon.

Très vite, il se consacre au cinéma parodie les films à succès de l'année, parfois du mois. Ses scénaristes lui écrivent des rôles qu'il joue au hasard de tournées théâ-

trales où il présente ses chères revues napolitaines. Toto affirmera composer ses rôles grâce à ce qu'il a lui-même appelé « le complexe des frères siamois ». « Dès que je remarque un type qui me frappe par son anomalie, je m'unis à lui par un cordon ombilical, je deviens son double, je constitue avec lui un couple jumeau idéal. »

La première carrière de Toto est celle d'un parodiste génial des classiques du septième art : « *Toto Tarzan* », « *Toto le Moko* », « *Toto cheikh* », « *Toto troisième homme* », « *Toto contre Maciste* », « *Toto et la dolce vita* ». Il démonte ces grands sujets avec un tel succès que, dès qu'une superproduction est tournée, on lui réserve les décors pour qu'il puisse la parodier au plus bas prix. Mais, toujours, il reste dans son personnage : dans « *Toto cheikh* », il est enterré dans le sable par les bédouins dans le seul but qu'un moustique se pose sur son nez et qu'il puisse entamer son inépuisable série de grimaces...

C'est la partie populaire, la plus riche de sa carrière, à laquelle participent de grands réalisateurs : Rossellini, Monicelli, Comencini ou Blasetti. Sa seconde carrière est celle d'une superstar qu'on fait jouer avec d'autres vedettes : Fernandel, Peppino de Filippo, Anna Magnani (son ancienne complice au théâtre) ou Orson Welles, qu'il réussit à éclipser dans un sujet tiré de Pirandello. On l'enrôle dans les superproductions de De Sica, comme « *L'or de Naples* » ou des films italo-américains de Dino Risi.



Enfin, troisième carrière, il devient un symbole du sous-prolétariat affamé par le capitalisme dans les films intellectuels de Pasolini. Malgré l'ambition de ses sujets, Pasolini respecte le personnage et le déguise en marionnette sicilienne...

Robert Benayoun





Générique

Misère et Noblesse [Miseria e nobiltà]

Réalisation Mario Mattoli

Scénario Mario Mattoli et Ruggero Maccari

d'après la pièce Misère et Noblesse d'Eduardo Scarpetta

Photographie Karl Struss et Luciano Trasatti

Décors Alberto Boccianti et Piero Filippone

Costumes Gaia Romanini

Son Rocco Mangano

Montage Roberto Cinquini

Musique Pippo Barzizza

Produit par Dino De Laurentiis & Carlo Ponti

Production Excelsa Film, Minerva Film AB, Rosa Film

Italie - 1h35 - Couleur (Ferraniacolor) - 1,37:1 - Mono - VOSTF

DCP version restaurée - Visa 49681





Totò Felice Sciosciamocca

Enzo Turco Pasquale

Sophia Loren Gemma

Dolores Palumbo Luisella

Gianni Cavaliere Gaetano

Franca Faldini Nadia

Carlo Croccolo Luigino

Liana Billi Concetta

Giuseppe Porelli Ottavio

Giulia Melidoni Bettina

Valeria Moriconi Pupella

Franco Pastorino Eugenio

Franco Sportelli Vincenzo

Franco Melidoni Peppinello



5 rue de Charonne - 75011 Paris - T. +33 (0)1 43 59 01 01
www.tamasadiffusion.com